



KERRIGAN BYRNE

L'amant d'une nuit

SANS FOI NI LOI

**J'AI
LU**
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Kerrigan Byrne

Ancienne agente des forces de l'ordre et professeure de danse, Kerrigan Byrne a réalisé son rêve d'enfant en devenant auteure. Inspirée par ses origines celtes et sa passion pour l'ère victorienne, elle écrit des romances historiques captivantes ayant déjà conquis des milliers de lectrices.

L'amant d'une nuit

Aux Éditions J'ai lu

SANS FOI NI LOI

- 1 – Le brigand de Ben More
N° 12039
- 2 – Frappé en plein cœur
N° 12114
- 3 – Le Highlander
N° 12206
- 4 – Le duc de Trenwyth
N° 12506
- 5 – Le Highlander et la fille de l'Ouest
N° 12570
- 6 – Le duc au tatouage
N° 12745

AMITIÉ

- 1 – L'histoire d'Alexandra
N° 12980
- 2 – Lady le jour, joueuse la nuit
N° 13254
- 3 – Mensonges sur l'oreiller
N° 13295

KERRIGAN
BYRNE

SANS FOI NI LOI - 7

L'amant d'une nuit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SEDUCING A STRANGER

Éditeur original
Oliver Heber Books

© Kerrigan Byrne, 2019

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

*À mon Anam Cara.
Je t'ai reconnue sur-le-champ
et n'ai plus jamais regardé en arrière.*

Avant-propos

L'inspecteur en chef Carlton Morley fait et fera toujours partie de ma série *Sans foi ni loi*.

Toutefois, mon éditeur et moi avons rapidement compris que l'histoire de Prudence et Morley ne constituait pas la conclusion d'une série, mais un nouveau commencement. Les *Goode Girls* vivent dans l'univers des héros de *Sans foi ni loi* qui interviennent dans leurs vies. Néanmoins, leurs aventures traitent avant tout de cette famille remarquable et de ces femmes qui trouvent l'amour en dépit d'être transgressives, imparfaites, scandaleuses, uniques ; ces femmes qui ont l'audace de vouloir ce que la société leur dénie.

Pour cette raison, *A Dark and Stormy Knight* est devenu *Seducing a Stranger*.

J'espère que vous apprécierez cette série, que j'ai écrite pour célébrer le fait que nous n'avons pas besoin d'être de bonnes filles pour accomplir de grandes choses.

Prologue

Londres, automne 1855

Le souffle glacé du diable caressait la nuque de Cutter Morley. Il s'était réveillé en sursaut aux premières lueurs du jour, adossé à la porte du presbytère de St. Dismas devant lequel il s'était réfugié. Le vicaire Applewhite étant souffrant, les portes de l'établissement étaient fermées aux vagabonds. C'était bien dommage. Il n'avait pu rassembler assez de pièces pour se payer une chambre dans un hôtel miteux. Au moins, puisqu'elle ne l'avait pas rejoint, sa sœur jumelle Caroline devait avoir trouvé un toit pour la nuit.

Un toit, ou un protecteur qui lui avait fourni une place chaude dans son lit en échange de ses charmes.

Ce n'était pas de la prostitution. Pas question. Mais bon... il fallait bien survivre. Ils en étaient là.

Plus pour longtemps. Il avait un plan... qu'il mettrait en œuvre dès qu'il serait un peu plus grand. Ou plutôt dès qu'il aurait l'air un peu plus mûr.

C'était pour bientôt. Encore un ou deux hivers. Encore quelques centimètres. Personne ne connaissait leur âge. Ils avaient sans doute entre treize et

quinze ans, guère plus. Ses souvenirs de ses premières années étaient trop flous pour en être sûr.

Ils ne possédaient aucun document.

L'inquiétude sourde que faisait naître en lui la nouvelle profession occasionnelle de Caroline n'était rien comparée au sentiment de péril et de catastrophe imminente qui lui rongeaient le sang.

Un sentiment qui ne cessa de croître tandis qu'il prenait le chemin de Spitalfields à Shoreditch. À chaque pas, il lissait nerveusement ses épis rebelles de sa main crasseuse et grattait la démangeaison dans sa nuque. La veste miteuse qu'il avait récupérée sur un tas d'ordures lui tenait à peine chaud, et ne pouvait le protéger du pressentiment qui glaçait la moelle dans ses os.

Il avait cru pouvoir semer ce démon en traversant le quartier chinois, espérant qu'il serait distrait par les vapeurs d'opium qui émanaient des fumeries, par le grésillement et les effluves parfumés qui s'élevaient des nombreux étals proposant des mets chauds. En dépit de son ventre creux, il ne parvint pas à chaparder de quoi calmer sa faim. Aujourd'hui, les habitants du quartier semblaient particulièrement vigilants. Peut-être sentaient-ils, eux aussi, le mauvais présage qui flottait dans l'air.

Il se faufila à travers une foule de Juifs élégants et pittoresques, son oreille captant les accents lyriques de ceux qui avaient fui la violence en Russie, en Prusse ou en Ukraine. Leur agitation laborieuse ne parvint pas à chasser cette insondable et pesante impression de malheur imminent. Il déboucha dans Lemn Street avec la sensation que la calamité le guettait dans

l'ombre des bâtiments misérables et insalubres, prête à s'abattre sur lui.

Ce n'était qu'une question de temps. À moins que... le pire ne se soit déjà produit. La chose. La chose atroce. Le monde retenait son souffle en attendant de subir un quelconque désastre.

Cutter tourna dans Common Doss Street et s'arrêta devant le numéro 3, une maison délabrée dont le mortier contenait plus de moisi que de ciment.

Mme Jane Blackwell y louait les sept chambres du quartier qui n'étaient pas infestées par la vermine. Du moins, la vermine qui ne marchait pas sur deux pattes. Dans Whitechapel, les parasites étaient aussi inévitables que les vapeurs jaunâtres et toxiques recrachées par la Tamise avant d'être noircies par la suie des raffineries.

Cutter n'avait pas besoin d'une invitation pour entrer dans la maison Blackwell ; il la fréquentait depuis qu'il était tout petit.

Une puissante odeur de lessive s'élevait par-dessus les relents peu ragoûtants des hommes et femmes déjà attablés devant leur bière avant midi. La plupart avaient consacré leur nuit à des activités louches. Cutter se rendit directement à l'arrière de la maison, où un petit jardin carré donnait sur plusieurs allées pavées. Vêtue d'une robe sombre et d'un tablier graisseux, Mme Blackwell remuait le linge qui bouillait dans une marmite.

— Il y a assez de sperme dans ces draps pour concevoir plus de bâtards qu'à Notting Hill, grommela-t-elle avec une grimace. Si ce pervers de Forest continue de souiller mon linge, je lui augmenterai son loyer.

Elle releva la tête en voyant Cutter approcher. Ses yeux d'onyx se plissèrent en une expression

bienveillante, rare dans ces quartiers. Dans un monde où la plupart des humains n'avaient plus grand-chose d'humain, où la corruption était le seul commerce légal et le vice la seule échappatoire, Jane Blackwell, aussi fruste fût-elle, était une oasis de compassion et de chaleur.

Cutter aurait donné son œil droit pour avoir une mère comme elle – ou n'importe quelle mère. Certes, elle était grossière et vulgaire, mais il ne connaissait pas mieux. Elle avait hérité des chambres de son père, avant que la misère se répande dans Whitechapel. Elle avait également hérité de son penchant pour le gin.

Outre les loyers, elle demandait deux pence par semaine pour ses services de blanchisserie. Lorsqu'elle ne les buvait pas, elle s'offrait ainsi qu'à son fils Dorian de petits luxes tels que de la viande, du fromage et parfois du lait.

Ce qui expliquait sans doute que le petit veinard fût déjà si grand et large d'épaules, alors qu'ils n'étaient qu'à l'aube de leur adolescence.

Tant qu'elle ne souriait pas – le père de Dorian lui avait cassé quelques dents avant de disparaître – Mme Blackwell était plutôt belle femme. La vapeur de sa marmite faisait friser sous son bonnet ses cheveux noirs, qui n'étaient pas encore striés d'argent. Il lui arrivait parfois de serrer Cutter dans ses bras dans un élan d'euphorie ou de tristesse avinée. Il aurait menti en affirmant que cela ne lui plaisait pas. Il en profitait pour taquiner son meilleur ami Dorian.

— Je vais épouser ta mère, disait-il avant de s'écartier vivement pour éviter un coup dans les côtes. Je t'élèverai enfin plus convenablement.

— Va te faire voir, grommelait Dorian.

— Ne t'inquiète pas, je ne t'obligerai pas à m'appeler « Papa ».

— Je t'appellerais bien pire que ça, espèce de petit coq vérolé.

À la pensée de leurs chamailleries, Cutter esquissa un petit sourire, celui qui creusait des fossettes dans ses joues et qui ne manquait jamais d'attendrir Jane.

— Bonjour, la salua-t-il. Caroline est-elle déjà venue prendre son petit déjeuner ?

— Je ne l'ai pas vue, Cutter, répondit Jane avec son accent traînant.

Il se gratta à nouveau la nuque. Le picotement agaçant s'était propagé à tout son corps.

— Dorian est dans les parages ? demanda-t-il encore.

— La dernière fois que je l'ai vu, il était dans la cuisine en train de plumer des filles aux dés, leur prenant l'argent qu'elles ont durement gagné pendant la nuit.

Elle s'essuya le front du revers de la main et fronça le nez.

— Dis donc, c'est toi que je vais mettre dans ma marmite quand j'aurai fini cette tournée de linge. Je peux te sentir d'ici.

Cutter baissa la tête pour humer ses aisselles. Au même moment, un bras s'enroula autour de son cou pour lui faire une prise d'étranglement qui, avec une certaine indulgence, aurait pu passer pour une étreinte virile.

— Moi, je trouve qu'il sent la rose, déclara Dorian.

Sa voix devenait plus grave de jour en jour – pour son plus grand plaisir, car Cutter avait mué un an plus tôt.

— J'ai entendu dire qu'on a repêché un cadavre au Hangman's Dock, dit-il avec une lueur malicieuse dans le regard. Il y aura une foule de curieux. Si on allait faire quelques poches ?

Il était toujours plus facile de chiper des montres, des pièces et des portefeuilles aux badauds quand ils étaient distraits.

Cutter se gratta le torse, là où son angoisse sourde s'était logée et s'enroulait autour de son cœur avec des doigts glacés.

La douleur était une faiblesse. Or on ne montrait jamais ses faiblesses, même devant ses proches. Cutter les cachait toujours sous de l'humour, voire de l'indifférence.

— Peut-être plus tard, répondit-il. Ta mère se propose de me baigner. Va donc jouer ailleurs, fiston.

Il reçut un chiffon humide et chaud en plein visage et lâcha un glapissement de surprise fort peu masculin.

— Débarbouille-toi au lieu de dire des sottises, petit pervers, le réprimanda Jane. Après quoi, déguerpissez tous les deux. J'ai du travail à faire.

Cutter se frotta mollement le visage, avant de jeter le chiffon sur le tas de linge sale et d'adresser un nouveau sourire à Jane.

Elle lui répondit par un juron.

Cutter la vénérait depuis le jour où Dorian les avait conduits, Caroline et lui, chez sa mère. Elle les avait laissés dormir dans sa cuisine, enroulés tels des chiens devant le poêle. Le lendemain matin, elle les avait envoyés dans Wapping High Street avec quelques conseils pour mendier.

— Vous avez l'air de deux petits anges blonds, avait-elle dit en leur tordant affectueusement le

bout du nez. Avec vos grands yeux bleus, vous viderez plus de poches que le marchand qui vend ses gravures érotiques sous le manteau au coin de la rue.

Elle avait pincé les joues pâles de Caroline et ébouriffé ses boucles blondes.

Elle avait eu raison. Durant des années, Cutter et Caroline avaient arpenté les rues de Londres, Caroline attendrissant les passants qui s'arrêtaient pour lui donner une pièce pendant que Cutter les délestait habilement de leurs fonds de poche.

Parfois ils se faisaient prendre, et Cutter recevait une raclée pour les deux. C'étaient souvent leurs semaines les plus lucratives, car son visage tuméfié attirait ensuite la compassion.

Cela les nourrit jusqu'à ce qu'ils eurent passé leur dixième année ; après quoi, ils ne furent plus assez jeunes ni assez chétifs pour inspirer la pitié. Plutôt que de faire preuve de bonté, les gens commencèrent à leur faire des propositions scabreuses et, au bout d'un moment, Cutter apprit à rendre les coups qu'il recevait.

Parce qu'il était moins musclé que les autres garçons, il développa des réflexes fulgurants et apprit à maîtriser le lancer de pierre à la fronde, ce qui lui valut le surnom de « Fine Mouche » car il ne ratait jamais son coup.

C'est ainsi que l'appelèrent les péripatéticiennes de Whitechapel lorsqu'il traversa la salle commune avec Dorian. L'une d'elles, surnommée « Sally la noire », fit signe à ses amies qui, assises autour de la longue table, sirotaient de la bière en attendant la fin de journée pour se remettre au travail.

— Dites, mesdames, avez-vous déjà vu un ange et un démon aussi beaux ?

Cutter sut immédiatement qu'il était l'ange, l'épaisse tignasse noire et les traits anguleux de Dorian ne laissant planer aucun doute sur celui qui incarnait le démon.

Une autre prostituée rondelette, nommée Bess, éclata d'un rire gras.

— Je ne vois aucune dame ici. Cela dit, je me suis farci mon lot de démons dans ma carrière, mais je veux bien rendre service gratis à un ange avec d'aussi beaux yeux.

Elle tendit la main vers Cutter.

— Viens par ici, mon joli. Voyons un peu ce que tu caches sous ta braguette.

Les joues en feu, Cutter garda les yeux fixés sur le plancher.

— Quelqu'un a vu Caro ? demanda-t-il.

— Oh, regardez ! s'exclama une autre. Il existe encore quelqu'un capable de rougir dans ce bouge ! Je vous parie un penny qu'il est puceau.

— Caroline, vous l'avez vue, oui ou non ? s'énerva-t-il.

Les femmes échangèrent des regards et des haussements d'épaules.

— La dernière fois que je l'ai vue, elle partait avec un vieil horloger, déclara Sally. (Elle se tourna vers Bess.) Tu te souviens ? Il avait une orange à partager alors qu'on n'est même pas à Noël.

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour une orange ! soupira une jeune femme qu'il ne connaissait pas. La petite garce nous a chipé le vieux avant que l'une de nous ait pu mettre le grappin dessus.

Bess lui envoya un mouchoir sale depuis l'autre côté de la table.

— Prends garde à ce que tu dis. La petite garce en question est sa sœur.

— Moi, j'aime bien les puceaux, déclara une femme maigre à l'expression aigrie. Ils n'ont pas encore appris la cruauté et, avec eux, c'est l'affaire de quelques minutes. En plus, ils sont toujours reconnaissants.

Elle examinait Cutter d'une manière qui acheva de le mettre mal à l'aise.

— À cet âge-là, ils sont prêts à remettre ça au bout de cinq minutes, lança Bess. Et à repayer, par-dessus le marché.

— Et ce qu'il leur manque en savoir-faire, ils le compensent par leur enthousiasme.

Les traits de Sally se durcirent soudain, et elle lança vers les garçons un regard mauvais qu'ils étaient encore trop jeunes pour comprendre ou mériter.

— Du « savoir-faire » ? Y a pas un homme dans cette ville qui sache ce que ça veut dire. Et ces deux-là, quand ils seront grands, ne vaudront pas mieux.

Les garçons s'enfuirent sous les rugissements de rire des putains et se laissèrent engloutir dans le vacarme de la rue.

Un vent d'automne glacial pénétra leurs vêtements élimés. Cutter redressa le col de sa veste, sans grand effet. Il se frotta à nouveau la nuque, puis la poitrine.

Le mauvais pressentiment était toujours là.

— Tu as encore des puces ? lui demanda Dorian.

— Non. C'est juste que...

Cutter ne trouvait pas les mots pour décrire ce qu'il ressentait.

— J'ai froid, c'est tout.

— Qu'as-tu fait du manteau que l'association des dames patronnesses t'avait donné, ce printemps ? demanda Dorian en enfouissant les mains dans ses poches. Cette veste ne tiendrait pas chaud à un mouton tondu.

— Les manches m'arrivaient aux coudes. En outre, Caroline s'est fait voler le sien dans l'asile de nuit, alors je le lui ai donné.

Dorian hocha la tête.

Croyant lire dans les pensées de son ami, Cutter déclara précipitamment :

— Caro n'est pas comme ces putains à l'intérieur. Elle refuse que j'utilise nos économies pour prendre une chambre tant qu'il ne gèle pas. Alors... elle fait ce qu'elle a à faire.

— Je sais, dit tristement Dorian. Elle veut s'en sortir autant que nous.

— Peut-être plus encore.

— On y est presque, Cutter, répondit fermement Dorian en regardant loin devant lui, comme s'il voyait l'avenir. Je te parie que notre butin d'aujourd'hui couvrira les frais d'au moins l'un de nous.

— Mais on partira ensemble, hein ? lui rappela Cutter.

— Ensemble, confirma Dorian.

Ils se tapèrent dans la main.

Quelques mois plus tôt, en voyant la famille royale défiler dans High Street à l'occasion des fiançailles d'une princesse, Cutter avait conçu un plan.

Fasciné par les soldats qui encadraient les carrosses, avec leurs redingotes rouges et leurs fusils, il avait décidé que, d'ici un an, Dorian et lui seraient assez grands pour mentir sur leur âge et s'enrôler dans l'armée de Sa Majesté. Ils seraient payés un penny par jour. Ce serait assez pour payer une chambre pour Caroline, et peut-être même l'envoyer à l'école du régiment. Assez pour acheter des remèdes pour Jane Blackwell, dont la santé se détériorait.

Assez pour s'offrir un avenir qui ne s'achèverait pas par une mort prématurée ou, pire, dans une prison.

Toutefois, cela nécessitait des documents... des certificats de naissance qu'ils ne possédaient pas, et les faux papiers coûtaient de l'argent. Pour cette raison, ils mettaient tout ce qu'ils pouvaient de côté dans une boîte en fer-blanc cachée dans un mur de la chambre de Dorian, en attendant le jour où ils auraient assez.

— Tout ce qu'il faut, c'est éviter de se faire pincer par les flics d'ici là, déclara Dorian.

D'un signe du menton, il indiqua deux bobbies qui patrouillaient déjà dans les rues, leurs matraques à la main, en dépit du calme ambiant.

— De nos jours, ils t'envoient à Newgate pour un rien.

— Tu l'épouserai, hein ? demanda Cutter à voix basse. Malgré l'horloger. Malgré... tout.

Dorian lui envoya un coup de poing dans l'épaule.

— Bien sûr, espèce de crapaud. Caro m'a donné mon premier baiser et... nous devons tous nous débrouiller pour survivre.

« Toi moins que d'autres », pensa Cutter sans le dire.

Ce n'était pas de la faute de Dorian s'il avait une mère, un toit et un ou deux repas garantis par jour. En outre, lorsqu'ils pouvaient se le permettre, lui et Mme Blackwell se montraient toujours généreux avec eux.

— Maman la laissera peut-être dormir avec moi dans mon coin, si je promets de l'épouser quand on sera plus grands.

Cutter redressa brusquement la tête.

— Pas comme tu le penses, se défendit aussitôt Dorian en levant les mains. Je ne la toucherai pas. C'est juste qu'elle n'aurait plus besoin de dormir ailleurs... avec quelqu'un d'autre.

— Tu ferais ça ? demanda Cutter, la gorge nouée par l'émotion.

— Bien sûr. Vous êtes de la famille. J'en ferais autant pour toi, si maman ne louait pas le moindre centimètre carré pour joindre les deux bouts.

— Ce n'est pas grave. Je sais me débrouiller seul.

Ils se faufilèrent dans la masse de gens qui affluaient vers les docks, répondant aux saluts des autres gamins des rues dont la plupart les craignaient ou les vénéraient. Dorian, parce qu'il était aussi costaud qu'un cheval de trait et prompt à la bagarre ; Cutter, en raison de son habileté à la fronde et de ses poings redoutables.

Cutter leur répondait machinalement, s'efforçant de paraître nonchalant en dépit de l'angoisse qui lui tenaillait les entrailles.

Ils arrivèrent au Hangman's Dock en même temps que la carriole du coroner. Ils devaient faire vite, avant que la police disperse les curieux.

Cutter pointa l'index vers un point en hauteur.

— Regarde, il y a un propriétaire qui loue l'accès à son escalier de service à ceux qui veulent mieux voir. Je te parie qu'il y a déjà au moins une poignée de shillings dans sa boîte.

— C'est notre cible.

Dorian évalua rapidement les bâtiments et les hangars à bateaux autour d'eux.

— Peux-tu grimper à cette gouttière et te hisser sur le toit ? Je créerai une diversion et les entraînerai ailleurs, pendant que tu prendras ce que tu pourras dans sa boîte.

— Je prendrai carrément la boîte !

Cutter cracha dans ses mains, puis les enduisit de limon sec avant de les frotter l'une contre l'autre. Il n'avait qu'à traverser la foule, grimper le long de la gouttière jusqu'au toit du bâtiment de deux étages, puis attendre que le propriétaire se lance à la poursuite de Dorian pour se laisser tomber sur le palier de l'escalier de secours et filer avec la boîte.

C'était un tour qu'il avait joué de nombreuses fois.

Cutter n'avait que faire du noyé. Après la dernière épidémie de typhus qui avait ravagé l'East End, ce n'était qu'un cadavre de plus. Rien de bien palpitant.

Il suivit son ami qui se frayait un chemin entre les curieux. Ils jouaient des coudes, bousculant les gens sur leur passage tandis que leurs doigts habiles visitaient les poches.

Lorsqu'ils arrivèrent de l'autre côté de la cohue, ils reprirent leur souffle et examinèrent leur butin. À eux deux, ils avaient glané près de deux shillings

– plus que le salaire d’une journée de travail dans ces quartiers. La journée s’annonçait profitable.

Au moment où ils s’apprêtaient à contourner le demi-cercle formé par les curieux pour s’approcher du bâtiment, la foule émit un hoquet de stupeur et recula comme un seul homme, les laissant exposés à la vue de tous.

Concentré sur sa mission, Cutter entendit à peine les chuchotements incrédules.

— Elle est en lambeaux...

— Quel genre de monstre peut...

— Ce n’est qu’une enfant...

Il tourna le dos au fleuve et voulut se réfugier à nouveau dans la masse humaine. Dorian l’arrêta en le retenant fermement par le poignet.

Il ne dit rien. Il n’en avait pas besoin.

Le démon qui avait hanté Cutter depuis son réveil se mit à rugir dans ses oreilles.

Il se cabra et rua, s’agita et le lacéra de ses griffes avec une telle violence qu’il aurait pu lui trancher un membre. C’était exactement ce qu’il ressentait : comme si une partie de lui avait été arrachée. Une partie vitale.

Amputée.

Il savait déjà, avant de se retourner.

Avant d’apercevoir les longues mèches aussi blondes que les siennes qui flottaient dans l’eau sale telles des algues. Avant qu’il remarque les traces violacées au niveau du poignet et des chevilles, ou le motif absurde du manteau qu’il lui avait donné et dont une manche était vide.

Avant qu’il se dise que l’eau polluée du port n’avait jamais été aussi rouge.

Les pièces dans sa main tombèrent au sol, et il les piétina sans les voir en se mettant à courir.

Le démon en lui hurlait. Ce ne pouvait être que le démon ; aucun être mortel n'aurait pu pousser ce cri inhumain.

Caroline.

1

Londres, 1880, vingt-cinq ans plus tard

Prudence en avait assez d'être sage.

C'est pourquoi elle se tenait devant la grille de l'École pour jeunes filles cultivées de miss Henrietta, le souffle court et la détermination vacillante. Si elle était venue jusqu'ici, ce n'était pas pour reculer à présent. C'était ce qu'elle voulait, n'est-ce pas ?

Juste une dernière nuit de liberté. Une nuit rien qu'à elle.

Une nuit de plaisir avant que son père la donne à un noble suffisamment aux abois pour épouser une vieille fille de vingt-neuf ans.

Trois mois. Dans trois mois, sa vie serait irrémédiablement fichue. Elle serait contrainte de supporter le pire crétin revêche braillard boit-sans-soif coureur de jupons de toute l'Angleterre. De le respecter. De lui obéir.

George Hamby-Forsyth, sixième comte de Sutherland.

Il l'épouserait parce que sa dot obscène suffirait à couvrir ses dettes et à subvenir aux besoins d'une génération ou deux.

Non parce qu'il l'aimait.

Bon sang, comment avait-elle pu être aussi sotté !

Pour la énième fois, sa crédulité lui revenait à la figure, la giflant à toute volée au point de brûler ses joues. Dire que, hier encore, elle ignorait que ces fiançailles n'étaient qu'une farce ! Qu'autour d'elle, tout le monde la savait condamnée à être malheureuse et humiliée, sans y voir rien de choquant !

Que les deux personnes les plus proches d'elles ne l'aimaient pas suffisamment pour la prévenir !

Elle revoyait encore la scène baignée par le soleil doré de la fin d'après-midi. Après avoir passé la journée chez sa couturière pour préparer le trousseau de mariage, elle se sentait rompue mais heureuse. Sa sœur Honoria l'accompagnait, ainsi que sa plus vieille amie et voisine, Amanda Brighton – des Brighton de Farley-Down.

— Si nous faisons un tour dans Hyde Park ? avait-elle suggéré en s'accrochant au bras d'Amanda dans son enthousiasme. Je meurs d'envie de faire quelques allées et venues avec Oberon sur Rotten Row.

— Je suis partante, déclara Honoria.

Sa sœur aînée, déjà mariée, avait mis la main en visière pour scruter au loin l'allée cavalière sur laquelle se pressait toute l'aristocratie humaine et équine de l'Empire britannique.

Bien qu'elle eût le même âge qu'Honoria, à savoir trois ans de plus que Prudence, Amanda partageait avec cette dernière une nature enjouée et énergique, qui faisait d'elle la meilleure amie du monde et une complice naturelle pour commettre toutes sortes de bêtises.

Honorina, en dépit de sa grande beauté, était née pour devenir une matrone respectable et ennuyeuse à souhait. Une vocation qu'elle assumait avec un aplomb redoutable.

— Nous en profiterons pour observer les nouveaux étalons sur le marché, avait lancé Amanda.

Glissant un bras sous celui de Prudence et l'autre sous celui d'Honorina, elle les avait entraînées vers le parc.

La chevauchée de Prudence sur Rotten Row avait été aussi exaltante et satisfaisante qu'escompté. Amis et connaissances l'avaient saluée et félicitée chaleureusement pour ses fiançailles.

Son euphorie s'était légèrement émoussée lorsqu'elle avait croisé lady Jessica Morton, qui avait fait d'elle autrefois sa bête noire dans leur pensionnat pour jeunes filles de bonne famille et lui avait donné le surnom de « Prurit ». Toutefois, même cette mijaurée – qui n'était toujours pas mariée non plus – lui avait présenté ses félicitations avec un sourire forcé qui ressemblait davantage au rictus d'un roquet.

La jalousie était une couleur peu seyante.

Prudence avait ravalé un petit rire de victoire. Même si c'était peu charitable de sa part, cela faisait du bien de « gagner », faute d'un meilleur terme. Toute sa vie, elle avait été la seconde. La cadette et la seconde plus jolie des quatre filles Goode.

La seconde à se marier.

Mais à un comte ! Et pas n'importe quel comte : le célibataire le plus en vue du royaume. La joie que lui procuraient ses fiançailles s'était muée en véritable délice lorsqu'elle avait brandi sa bague sous le nez de son ennemie d'enfance.

Saluant gaiement de la main l'insupportable Jessica qui s'éloignait déjà, Prudence confia Oberon à un palefrenier et partit rejoindre Honoria et Amanda pour prendre le thé.

D'excellente humeur, elle faisait rebondir sa cravache contre sa cuisse tout en les cherchant. Elle avait hâte de leur raconter sa rencontre avec Jessica.

Elle les aperçut assises sur un banc, leurs têtes rapprochées. Tout en sirotant une limonade, elles admiraient un groupe d'élégants jeunes hommes qui se pavanaient sur leurs pur-sang.

Prudence allait leur faire signe lorsque sa cravache lui échappa de la main. En voulant la ramasser, elle lança accidentellement un coup de pied dedans, l'envoyant derrière un arbre.

Tout en maudissant sa maladresse, elle se penchait pour la reprendre lorsqu'elle entendit Amanda déclarer :

— Cette lady Jessica ne manque pas de toupet, pour aborder Pru en public.

Honoria sortit un petit miroir de poche de son réticule, vérifia la couleur de ses lèvres parfaites, la blancheur de son teint d'albâtre, et remonta une mèche noire sous son chapeau avant de le refermer dans un claquement.

— Je ne supporte pas cette Jessica Morton. À l'école, elle ne cessait de harceler ma pauvre Pru.

Amanda grimaça, comme si sa limonade était soudain devenue acide.

— Je croyais sa liaison avec le fiancé de Pru terminée. À présent, je n'en suis plus si convaincue.

Le ravissant minois d'Honoria se fronça.

— George et Jessica ? Tu en es sûre ?

Prudence s'était plaquée contre le tronc d'arbre, sans se soucier de sa nouvelle veste d'équitation en velours de soie bordeaux. Ce n'était pas tant pour les épier que pour se soutenir.

George... son George... avec Jessica Morton ?

Quand ? Pourquoi ? Comment ? Combien de fois ? Et... *quand* ?

Certes, elle n'avait jamais considéré George comme un saint, surtout avec sa belle allure un peu canaille. Néanmoins, dans la mesure où ils étaient sur le point de se marier, elle avait pensé qu'il n'irait pas voir d'autres femmes.

Qu'elle lui suffirait.

Que leur amour contiendrait toute la passion dont il avait besoin.

Amanda chassa un insecte avec l'éventail accroché à son gant.

— Je l'ai appris lors du bal des Prescott. Maureen Broadwell et Jessica Morton se plaignaient de Sutherland, le traitant de piètre amant et d'homme vénal. Elles ont dit, je les cite : « Cet homme sait déchiffrer le corps d'une femme comme un aveugle sait déchiffrer une partition. »

Honorina s'étrangla sur sa gorgée de limonade et toussa délicatement derrière son mouchoir.

Prudence ravala un sanglot. Le bal chez les Prescott avait eu lieu quinze jours plus tôt. George avait été son cavalier. Ces femmes s'étaient moquées d'eux pendant qu'elle se prenait pour la reine du monde en valsant dans ses bras.

Amanda attendit qu'Honorina ait fini de tousser pour reprendre :

— Pauvre Pru. Cela me soulève le cœur de penser à tous les bâtards qui seront élevés avec sa